

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 52 (1914)  
**Heft:** 39

**Artikel:** Lo reloudzo : (patois de Moudon)  
**Autor:** J.L.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-210692>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

cri d'étonnement; ils eurent peur de quelque catastrophe et firent de grands signes de croix.

Mais quand ils eurent appris la vérité de la bouche de Némorin, leur étonnement devint de la stupeur et de l'admiration. Ils entrèrent aussitôt en prières et entonnèrent une hymne d'actions de grâces.

L'aventure, heureusement, n'eut pas de suite tragique. Némorin rentra tranquillement à Bourg-Saint-Pierre, et la noble dame en Germainie, après s'être mutuellement promis de ne jamais s'oublier.

Ils tinrent parole.

Un jour du printemps qui suivit, Némorin vit arriver à Bourg-Saint-Pierre un fringant cavalier qui lui remit une superbe bourse remplie d'or, de la part de la jeune dame qu'il avait sauvée au Mont-Jou et qui, aujourd'hui, était son épouse.

Némorin remercia beaucoup le jeune seigneur et, tout naïvement, lui remit un bouquet de fleurs des montagnes, pour celle dont la douce image ne le quitterait qu'au tombeau.

Quant à l'empereur, il continua son voyage, sans pouvoir se rendre compte de ce qui s'était passé; de vagues soupçons hantèrent bien son esprit, mais comme il ne se sentait pas sans reproche, il préféra n'en pas parler.

D'ailleurs, il n'avait pas de temps à perdre, l'orage grondait sur sa tête, il savait qu'il jouait sa couronne, et, quelques jours plus tard, devant le pape Grégoire VII, il faisait, à Canossa, cette amende honorable qui assurait une fois de plus le triomphe de l'Eglise et qui est restée fameuse dans l'histoire.

A. DURUZ-SOLANDIEU.

### LE DRAPEAU

As-tu vu flotter dans le vent,  
Une fois en ta vie,  
La bannière que si souvent  
Nos pères ont suivie?  
En voyant ton drapeau, dis-moi,  
As-tu senti grandir en toi  
L'amour de la patrie?  
Emblème de nos libertés,  
Du droit, de la justice,  
Il crie à nos cœurs exaltés :  
Courage et sacrifice!  
Ecoute cette grande voix,  
Et, sans crainte, marche où tu vois  
L'étendard de la Suisse!  
Il dit le passé glorieux  
Et les luttes épiques;  
Il dit les hauts faits des aieux  
Aux âmes héroïques.  
Ce fier drapeau porte en ses plis,  
L'honneur d'un peuple et d'un pays,  
Les gloires helvétiques!  
A ceux à qui le sort fatal  
Fit une vie errante,  
Et qui, loin du pays natal  
Voient sa croix éclatante,  
Le drapeau de la nation  
Apporte encore la vision  
De la patrie absente.  
A lui sont liés tous les cœurs  
Par d'invisibles chaînes,  
A voir flotter ses deux couleurs  
Qui n'oublierait ses haines.  
Il dit : Enfants, souvenez-vous ?...  
Et c'est lui que nous suivrons tous  
Dans les luttes prochaines.  
Regarde flotter dans les airs  
La bannière chérie,  
Celle qu'en nos jours de revers  
Les pères ont suivie,  
Et, qu'à la voir, grandisse en toi,  
Avec le courage et la foi,  
L'amour de la Patrie!

A. R.

### LES VOSGES

DEPUIS deux mois bientôt se livrent dans les Vosges des combats presque journaliers, menus épisodes de la guerre effroyable où est plongée l'Europe. Les Vosges sont faites pour avoir les sympathies des Suisses. Massif de montagnettes couvertes de forêts, coupées de ravins souvent profondément encaissés où miroitent de jolis lacs et où prennent leurs sources de nombreux ruisselets et torrents, elles sont en quelque sorte une petite Suisse entre la France et la vallée du Rhin. Ainsi que notre pays, elles offrent une grande variété, non seulement dans les paysages, mais encore dans les types de leurs habitants et dans leur parler, où se mêlent d'une façon si curieuse les divers patois romans et germanins. Du côté du Haut-Bar, on dit un *ségare* pour un scieur, et l'on ne jette pas dans l'âtre une bûche de bois, mais une *ételle*, vieux mot qui est au reste du très bon français et qu'on retrouve dans le patois vaugeois (*ételle*).

Il y a dans les romans d'Erckmann-Chatrian des pages charmantes sur les Vosges. Le morceau qui suit est extrait d'*Une Nuit dans les bois*. C'est le chroniqueur et archéologue Bernard Hertzog qui parle :

« Quand on a eu le bonheur de naître dans Les Vosges, entre le Haut-Bar, le Nideck et le Geierstein, on ne devrait jamais songer aux voyages. Où trouver de plus belles forêts, des hêtres et des sapins plus vieux, des vallées plus riantes, des rochers plus sauvages, un pays plus pittoresque et plus riche en souvenirs mémorables? C'est ici que combattaient jadis les hauts et puissants seigneurs de Lutzelstein, de Dagsberg, de Leiningen, de Fénétrange, ces géants bardés de fer! C'est ici que se sont donnés les grands coups d'épée du moyen âge, entre les aînés de l'Eglise et de Saint-Empire. Qu'est-ce que nos guerres, auprès de ces terribles batailles où l'on s'attaquait corps à corps, où l'on se martelait avec des haches d'armes, où l'on s'introduisait le poignard par les yeux du casque? Voilà du courage, voilà des faits héroïques dignes d'être transmis à la postérité! Mais nos jeunes gens veulent du nouveau; ils ne se contentent plus de leur pays; ils font des tours d'Allemagne, des tours de France... Que sais-je? Ils abandonnent les études sérieuses pour le commerce, les arts, l'industrie, comme s'il n'y avait pas eu jadis du commerce, de l'industrie et des arts, et bien plus curieux, bien plus instructifs que de nos jours : voyez la ligue anéastique, voyez les marines de Venise, de Gênes et du Levant, voyez les manufactures des Flandres, les arts de Florence, de Rome, d'Anvers! Mais non, tout est mis à l'écart, on se glorifie de son ignorance, et l'on néglige surtout l'étude de notre bonne vieille Alsace. Franchement, tous ces touristes ressemblent aux maris jeunes et volages qui délaissent une bonne et honnête femme pour courir après des laiderons. »

Veut-on se faire quelque idée d'un site des Vosges? Voici comment, dans *Maitre Daniel Rock*, Erckmann-Chatrian décrivent Felsenborg tel qu'il était en 1840 :

« A cette époque, ni le canal ni le chemin de fer ne troublaient le silence des grands bois de leurs sifflements aigus, de leurs cris de halage, du roulement formidable de leurs convois. Le village, avec ses larges toitures de chaume, ses hangars, ses étables, sa petite église éffilée dans l'air, ses arbres fruitiers au feuillage touffu, qui moutonnent les uns par dessus les autres jusqu'à mi-côte, où commencent les bruyères; la Zorn écumeuse qui suit en zig-zag toutes les sinuosités de la montagne à perte de vue; les

<sup>1</sup> Bernard Hertzog ne connaît pas les mines sous-marines, ni les bombes qui font choir les aviateurs, ni les obus de 42 centimètres et autres merveilleux engins de destruction inventés par l'humanité moderne, si fière de sa civilisation.

gras pâturages où se baignent jusqu'au poitrail, dans les hautes herbes, les grands bœufs, les vaches, les génisses, levant leur large tête crêpue et mugissant du fond de leur poitrail d'une voix lente et mélancolique, tout cela s'épanouissait comme une fraîche idylle dans la vallée bleuâtre. Felsenborg n'était pas alors à dix heures de Paris par la grande vitesse, mais bien à cinq ou six siècles. On y parlait une langue primitive, pleine de vieux mots et de tournures allemandes; on y chantait d'antiques complaintes, si douces, si mélancoliques, que les larmes vous en venaient aux yeux et qu'on se prenait à songer aux minnesingers, aux belles châtelaines, aux chevaliers et aux misères du pauvre peuple dépourillé, houssillé, sacagé et pendu par les Tavardins, les Brabangons, les Bourguignons et autres héros du moyen âge. Le sarrau de toile grise et le gros bonnet de laine crépelue à longues oreilles, du temps de Henri l'Oiseleur, y restaient à la mode, ainsi que les coiffes en galette et les robes à taille haute qui se transmettaient de la mère à la fille, avec les breloques d'or et les ustensiles du ménage.

La seule littérature de l'endroit consistait dans le *Messager boiteux* de Strasbourg, et les seuls produits de l'art, dans le *Juif errant* et le *Saint-Michel* de Montbéliard.

Tout cela, nous l'avons vu dans notre enfance, et parfois, en y rêvant, il nous semble avoir vécu sous Frédéric Barberousse, alors que le comté de Felsenborg faisait partie de l'Empire germanique. »

### LO RELOUDZO

(Patois de Moudon.)

D JEAN-PHELIPPE, derbouni dão veladzou, étais on bon villiòu dé soixante et coquie z'an-nâiliés que n'étai pas conteint de son sood dein tli bas mondou.

L'est véré que l'avâi onna fenna que lou founemassivè adi; on arâi djurâ que l'ire lou diabilio.

Et n'est pas tot: Djan-Philippe avâi on crouïe reloudzo qu'allâ tot dé gouingoué. L'avâi bin tsersti à lo rabistocâ li-mimo, avoué sa remala dé coufi; mâ n'avâi pas réussâ. Lou reloudzo ne volliâ plieca martsi et s'arrita.

— Té bourla po onna poison dé reloudzo! sè dese Djan.

Tot parâi, apri avâi bin djura et inradzi, se décida a porta son reloudzo à Davi à Pholidore que l'étai on fin relogeu. Dé vei lou né, Djan-Philippe se met in route avoué san relodzcu dézo son bré. Tantia que fallai passa on riô chu onna pliantsetta m'n'individu trabetzé et sè fo dein lo riô avoué son reloudzo. Fasai dâ vindances dão diablio po poâi ressallî; mâ pas fotu, l'allâvè adi mé prévon; l'avai dè l'idihi tanquiâ la guierguetta. Aloo sè met à criâ ad sécoo.

Pé bounheu dou valets qu'allavant verounâ ài felhiè passivan perquie.

— Kouéte cein? crié ion dâi valets.  
— Lé mè, Djan-Philippe et mon reloudzo. Ad secoo!

— Tié fèd vo quie?  
— Ne fè pas grand pussa, su tchâi dein lo riô.

Veni vité mè raveinta, se vo pliè!

Le dou valets lou raveintiront avoué son reloudzo et lou meniront ad cabaret po lou chetzi et bâir' on coup.

Ye firont veni Davi à Pholidore que rise comteint on fou dè l'afféré.

Mâ, po sé chetzi, lè fallai bairè tant dè novi que la borsa à Djan iô lâi iavâi onna pica tota naôvè, fe bintout asse pliante que n'a punèsé, quand reintra à l'hotô.

Ma fai, la senanna d'apri, quand volliu reveni son reloudzo, Davi à Pholidore l'ai de :

— Du que voutro reloudzo a etâ dein l'idihi, l'est fotu. Lo bou a gonclia, lè cordè sau pour-

riès et les ruettès dè loton dzauno san totè rouilliès.

— Eh ! diabllio t'enlevé po onna poison dé reloudzo ! Te mé coté portant mé que lou bocan ne rapporté — ka l'avai onco dû païi dou francs ad relogeu po l'avai demonté — mé tsappérâi dè t'eccliaffâ !

Et ye l'eccliaffâ !

L'a du ein atseta on autre ; mā po que dourâi plie grand tin, ne lo fâ martsi que lo demein-dzé. J. L.

**N'oubliez pas votre horaire !** — « Rien ne sert de courir, il faut partir à temps ! » dit le fabuliste. Le fabuliste a raison. Mais, de son temps, on ne voyageait qu'en berline. Aujourd'hui, pour arriver au but, il faut non seulement partir à temps, mais encore avoir un indicateur des départs et arrivées des bateaux et chemins de fer. L'un des meilleurs indicateurs est bien l'*Horaire du major Davel*, édité et imprimé par les Hoirs Borgeaud, à Lausanne. En signalant sa mise en vente, nous ne pouvons que dire aux voyageurs : « Surtout, n'oubliez pas votre horaire ! »

### SERVICE D'AMI

**A** u quartier du 175<sup>e</sup> de ligne, le soir de la St-Sylvestre. Le soldat Boniface, numéro matricule 13024, un mandat de 10 francs et une permission de théâtre en poche, arpente joyeusement les allées en relisant pour la trentième fois la lettre que lui a adressée, le matin même, la petite bonne du major, la brune et sémillante Aglaé :

« Mon cher Boniface,

» Le commandant déjeune et dîne en ville demain. Je suis donc libre toute la journée et je vous attends.

» Votre petite,  
» AGLAÉ »

Boniface se dispose à relire, pour la trente et unième fois la tendre missive, lorsqu'il se heurte soudain à Loustic, le Parisien de la 2 du 3, qui erre, lugubre, dans la cour.

Boniface. — Tiens, Loustic ! Comment va, ma vieille ?

Loustic (*sinistre*). — Mal ! Très mal !

Boniface (*compatissant*). — T'es de garde demain ?

Loustic. — Non.

Boniface. — C'est donc que t'es dans la déche ?

Loustic. — Non.

Boniface. — Alors ?

Loustic. — Figure-toi... Mais à quoi bon, tu ne comprendrais pas.

Boniface (*encourageant*). — Dis toujours !

Loustic. — Enfin, si tu y tiens !... Figure-toi donc que je suis invité ce soir chez ma tante, une brave femme, va, et qui m'aime comme si j'étais son propre fils. Il ne faut pas négliger ses parents, pas vrai ?

Boniface. — C'est sûr.

Loustic. — Pour lors, v'là que ce matin, au rapport, qu'est-ce que j'entends ? Non, mais devine, pour voir...

Boniface. — Dame, j'sais pas, moi...

Loustic. — Ceci, tout simplement : « Loustic, quatre jours de salle de police. A fait preuve d'une prodigalité insensée à l'épluchage des pommes de terre. » Est-ce assez idiot, hein ?

Boniface. — C'est surtout contrariant.

Loustic. — C'est à vous dégoûter de l'existence ! J'te demande un peu : quatre jours de salle de police pour une ridicule histoire de pommes de terre. Que pensera ma tante ? Elle croira que je la méprise, que je fais fi de son invitation. Elle me déshéritera ! (*avec un trémolo dans la voix*.) Non, vois-tu, j'en ai assez. (*tragique*) Je sais ce qu'il me reste à faire !

Boniface. — Allons, allons ! T'embarre pas. Il y a peut-être un moyen de tout arranger.

Loustic. — Un moyen ! Lequel ? Dans un

quart d'heure on sonnera aux consignés, et il faudra bien que je me présente. A quoi bon me bercer de vaines illusions ?

Un silence pesant, puis :

Loustic (*dont le cerveau vient d'être traversé par un trait de lumière*). — Réflexions faites, il y aurait peut-être une solution au problème. Seulement, voilà, tu ne voudrais pas... le sacrifice serait trop considérable...

Boniface (*vaguement inquiet*). — De quoi s'agit-il ?

Loustic (*brusquant les choses*). — Dis-moi, Boniface, tu es mon ami, pas vrai, mon vieil et bon ami ?

Boniface. — Sans doute !

Loustic. — Donc, je n'rai pas par quatre chemins et je vais mettre tout de suite ton amitié à l'épreuve : Remplace-moi ce soir à la salle de police !

Boniface. — Tu dis ?

Loustic. — C'est bien simple. Tu prends ton couvre-pieds, tu te présentes à l'appel des consignés, et quand tu entends prononcer mon nom, tu réponds : Présent ! On te mène à la boîte et tu t'endors paisiblement jusqu'au lendemain. Moi, de mon côté, je vais chez ma tante, je soupe et, au matin, je prends ta place. Est-ce assez peu compliqué, hein ? Il est vraiment étrange que l'idée ne nous en soit pas venue plus tôt.

Boniface. — Oui, mais...

Loustic. — Plaît-il ? Tu refuses un service à ton vieil ami ? (*très digne*.) C'est bien, n'en parlons plus !

Boniface. — Je ne refuse pas, seulement...

Loustic. — Voyons, mon vieux Boniface. Tu sais bien que tu seras récompensé royalement... au moyen des étrennes que ma tante ne manquera pas de me donner. On sait vivre, p'têtre !...

Boniface. — S'il en est ainsi, j'veux bien. Seulement n'oublie pas de venir me remplacer demain (*brandissant la lettre d'Aglaé*), car, demain, il faut que je sorte !

Loustic. — Compris. Compte sur moi ! Ah ! mon cher Boniface, tu me sauves la vie !

On sonne aux consignés. Boniface, mélancolique, va prendre son couvre-pieds. Lorsqu'il arrive sur les rangs, l'appel est déjà terminé.

Le sergent de garde (*apercevant Boniface*). — D'où sort-il, celui-là ?

Boniface. — Présent, sergeant.

Le sergent (*l'imitant*). — Présent, sergeant ! Présent sergeant ! Faudrait pourtant voir à ne pas vous payer ma tête, hein ? Comment vous vous z'appelez, d'abord ?

Boniface. — Loustic, sergeant !

Le sergent. — Eh bien ! Loustic, mon ami, je vous retiens pour la pêche ! Et ça marchera, je vous en réponds, s'pèce de tourte !

Boniface juge à propos de ne pas répliquer. Les hommes sont conduits à la salle de police par le caporal de garde.

6 h. du matin. L'intérieur de la salle de police. Les hommes, étendus côté à côté sur le lit de camp, dorment à poings fermés. Soudain retentissent les notes alertes du réveil. La porte du local s'ouvre dans un fracas de clefs. Le caporal, une lanterne à la main, apparaît sur le seuil.

Le caporal (*d'une voix rauque*). — Debout ! Soupirs, grognements. Personne ne bouge.

Le caporal. — Debout, que je vous dis, tas de flémmards ! C'que vous attendez un ordre du ministre, par hasard ?

Durant ce soliloque, survient le sergent.

Le sergent. — De quoi ? Pas encore levés, ces lapins-là ? Sont donc sourds, parole d'honneur. Attendez un peu, j'ves vous secouer, mes gailards ! (*d'une voix de tonnerre*) Debout, sacré-bleu !!!

A cette injonction décisive, les hommes se lèvent en geignant et en se frottant les yeux. Satisfait, le sergent les contemple d'un air narquois. Tout à coup son front se rembrunit :

Le sergent. — A propos, où donc est-il notre fameux Loustic ?

Boniface, qui ne se rappelle plus qu'il a changé de personnalité, garde le silence.

Le sergent (*rageur*). — Ne s'est pourtant pas envolé, je suppose ! Voyons, qu'est-il devenu, ce Loustic de malheur ?

Boniface (*qui a fini par recouvrer ses esprits*). — Présent, sergeant.

Le sergent (*furieux*). — Ah ! vous voilà, vous. Pouvez donc jamais répondre quand on vous parle. Voulez faire au malin, sans doute ! Allons, approchez, qu'on vous voie.

Boniface. — Me v'là, sergeant.

Le sergent (*goguenard*). — Ah ! Ah ! Eh bien, mon garçon, vous allez vous rendre de ce pas à la cuisine, pour les travaux de propreté. Il y en a pour toute la journée. Vous avez la confiance du gouvernement. Et tâchez de filer droit, hein ? Rompez !

D'un pas lourd, Boniface gagne la cour de la caserne, déserte et glaciale à cette heure matinale. D'un œil anxié il scrute les ténèbres, certain que Loustic, fidèle à la promesse donnée, va apparaître. A dix heures, la garde sera relevée, le sergent remplacé. Ni vu, ni connu. Hélas, Boniface a beau scruter l'horizon. Pas de Loustic. Chancelant, il arrive à la cuisine.

Le chef de cuisine. — C'qu'il veut encore, c't'apôtre ?

Boniface. — Je viens de la part du sergent de garde... pour la corvée.

Le chef de cuisine. — Sapristi ! Tu tombes à pic. Tu vois ces gamelles ?

Boniface. — Oui.

Le chef de cuisine. — S'agit de les laver et de les faire reluire. Après ça, y aura les légumes à éplucher, le bois à fendre, et puis, de nouveau, les gamelles à laver pour le frichti du soir, tu comprends. Tiens, v'là un tablier.

Boniface. — Bon sang de bon sang ! Et ce Loustic qui n'arrive pas !

Sans enthousiasme, Boniface attaque la pile métallique formée par les 200 gamelles de la compagnie. Aux environs de 9 heures, n'y tenant plus, il fait un saut jusqu'à la chambrière, histoire d'avoir des nouvelles. Toujours pas de Loustic. En revanche, il trouve sur son lit une lettre à son adresse. Fièvreusement, il la déchette :

« Mon vieux Boniface,

» Il m'est arrivé une aventure bien extraordinaire. Hier soir, en sortant de chez ma tante, je rencontre Aglaé qui m'a demandé de tes nouvelles. Naturellement, je lui ai dit que tu étais à la salle de police. En apprenant la chose, la pauvre petite s'est mise à pleurer, tant et tant que j'en ai eu le cœur meurtri.

» Comme je cherchais à la consoler, elle s'est écriée : « Ce gros bête, il n'en fait jamais d'autre. Moi qui me réjouissais tant de dîner en ville et d'aller au théâtre ! »

» Et elle a ajouté :

— « Si encore vous pouviez le remplacer, il n'y aurait que demi-mal... »

» Alors, mon vieux Boniface, je me suis dit : « Allons, Loustic, pas d'ingratitude. Boniface m'a rendu un service d'ami la nuit dernière. A mon tour de me dévouer. » Et j'ai accepté d'être son chevalier servant pour la journée. Mais, vrai de vrai, c'est bien parce que c'était pour toi ! »

Le pauvre Boniface, anéanti par ce dernier coup du destin, s'écroula comme une masse sur son lit.

M.-E. T.

*Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT*

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.